

« Cultiver la spiritualité du sujet pour que naisse le respect du prochain »

Edith TARTAR GODDET – psychosociologue.

Texte intégral : « Qu'y a-t-il derrière des stéréotypes qui peuvent conduire à détruire l'autre pour une croyance, des idées ... ?

Quels enjeux symboliques révèlent les actes de guérillas contre des dessinateurs de Charlie Hebdo, des policiers et des personnes appartenant à la communauté juive de France ?

1 : Les discriminations basées sur des stéréotypes ou des préjugés inondent les sociétés, dont la société française : qu'elles soient liées au genre, à la sexualité, à l'origine ethnique, sociale ou religieuse, ces représentations produisent des attitudes normatives ou morales qui conduisent certain(e)s à détester ce qui devient à leurs yeux l'incarnation du mal, du danger car contraire à leurs convictions ou croyances (religieuse ou non)...

Que manquent-ils à ceux et celles qui stigmatisent haut et fort l'immigré(e), l'homosexuel(le), le juif, le musulman ... à travers des faits de xénophobie ou de racisme, d'homophobie, d'antisémitisme ou d'islamophobie ? Stigmatisations pouvant conduire, certaines de ces personnes, à proférer contre des représentants de ces catégories des menaces de mort ou les mettre à exécution.

Ces faits excessifs (paroles, gestes, attitudes, conduites...) sont souvent le signe d'une forte tension psychique pour celui qui les prononce ou les agit. Tension intérieure impensable et non conscientisée car ce ou cette personne est incapable de penser les contraires ou les différences qui l'habitent. Il ou elle se perçoit « parfait ou dans la vérité » tandis que l'autre – différent / opposé est perçu comme mauvais, dans l'erreur ou déviant. Intolérante à ses propres contradictions, dont elle se culpabiliserait fort si elle en était consciente, cette personne projette sur cet autre – différent une faute qui ne devrait être que la sienne.

Le refus ou la méconnaissance de sa propre division intérieure¹ est une position très confortable qui permet de faire l'économie psychique du conflit intérieur, de la frustration et de la culpabilité.

Comment pourrait-on reprocher à nos contemporains de rechercher ce confort quand la société médiatico – économique, considérant cette recherche comme un idéal personnel et social à atteindre, en fait la promotion de manière fanatique en l'imposant à tous dans l'espace social ?

Si certains d'entre nous ont besoin d'un « mauvais objet », les groupes sociaux (telle l'opinion publique par exemple) ont aussi besoin d'un bouc émissaire qui s'incarne traditionnellement dans la figure de l'ennemi ; celui-ci étant relégué en général à l'extérieur de l'espace d'appartenance du groupe. Mais quand il n'y a pas ou plus d'ennemi extérieur que fait le groupe social ? Il s'invente des ennemis à l'intérieur qu'il va chercher à contrecarrer ou à combattre. Il se donne ainsi un ou des objectifs qui vont participer à la cohésion du groupe. Depuis quelques jours nous sommes en France en accord les uns avec les autres, unis pour agir contre la violence parce que nous avons identifié la figure de l'ennemi commun représentée par des individus ou des groupes d'individus : fondamentalistes, islamistes, terroristes, djihadistes ...

C'est aussi ce processus, inversé, qui a été mis en œuvre par les auteurs des actes de guérillas durant la 2^{ème} semaine du mois de janvier 2015. Leurs ennemis appartenant à des groupes sociaux restreints et différents comme les caricaturistes du journal Charlie hebdo, les policiers, les membres de la communauté juive.

¹ Celle-ci consiste à se percevoir ambivalent c'est-à-dire habité à la fois par des sentiments contraires, comme aimer et haïr la même personne et par la tentation de faire le mal quand on voudrait faire le bien ou de désirer transgresser les lois alors qu'on voudrait s'y soumettre, etc... ;

La tolérance lucide à l'égard d'un soi-même habité par la division et l'acceptation paisible des oppositions à l'intérieur d'un groupe social sont le résultat d'un travail personnel et collectif jamais terminé et toujours à faire et à refaire.

Ce travail n'a pas été fait ou a été inadapté jusqu'à maintenant. Il doit être repensé en profondeur pour pouvoir être incarné ensuite par le plus grand nombre de citoyens. Il exige que nous donnions de la valeur aux intelligences intra et interpersonnelles² et pas seulement aux intelligences logico-mathématiques et verbales que la famille et l'école développent en priorité.

2 : Que nous manque-t-il pour vivre les uns avec les autres en ayant nos ressemblances comme dénominateur commun et nos différences pour numérateurs ? Ou comment faire tenir ensemble, dans un équilibre favorable, nos ressemblances qui nous rassemblent avec nos différences qui ne doivent pas nous détruire mutuellement ?

Il nous manque sans doute beaucoup mais **en priorité des représentations sociales adéquates de la spiritualité et de la laïcité.**

Nous faisons ici l'hypothèse que la société laïque dans laquelle nous vivons, en écartant le religieux de la sphère publique a évacué aussi le questionnement spirituel propre à l'humain y compris dans sa sphère privée. Or sans interrogation sur ce qu'il est et sur ce qu'il fait, l'humain peut se diriger sur la voie du fanatisme, du fondamentalisme religieux ou laïque, du totalitarisme car il se laisse aliéner à ce qu'il croit et cultive la certitude que ce qu'il croit est la Vérité.

Au sujet des représentations de la spiritualité, André COMTE SPONVILLE³ précise : « On a été habitué pendant vingt siècles d'Occident chrétien à ce que la seule spiritualité socialement disponible soit une religion... On a donc fini par croire que les mots religion et spiritualité étaient synonymes. »

Nous pensons que la question de la spiritualité précède et déborde largement le champ du religieux, qu'elle n'appartient pas aux religions, qu'elle peut s'exprimer et se vivre en dehors du champ religieux et qu'il existe des pratiques religieuses sans spiritualité. La spiritualité n'appartient pas non plus à la société laïque et il n'est donc pas adéquat de parler de « spiritualité laïque ».

Que pourrait donc être une spiritualité dégagée de ses attaches identitaires de type religieuses ? La spiritualité n'est pas un élément de l'identité mais elle est constitutive de tout être humain qui ne se fonde pas de lui-même, c'est-à-dire qui ne se considère pas comme « tout puissant ». La spiritualité est la vie de l'Esprit, c'est une partie de notre vie intérieure qui a rapport avec l'absolu, l'infini ... elle est l'essence de l'être humain et lui confère dignité et liberté. Elle est questionnement sur l'être qui donne à la vie direction, sens et réalisation. Elle est vie de l'esprit qui souffle où il veut et quand il veut. Nul ne sait ni d'où il vient ni où il va. Ainsi la spiritualité, sous sa forme religieuse ou non religieuse n'est pas la propriété de l'humain.

Redonner valeur et sens à la spiritualité auprès des personnes sans religion et des groupes agnostiques, athées, exclusivement laïques ou fanatiquement religieux passe par **l'autonomie du concept de spiritualité à l'égard des religions.**

Il est nécessaire que les membres des communautés religieuses affirment à haute et intelligible voix que la spiritualité ne leur appartient pas et qu'ils sont capables de porter un regard bienveillant sur l'expression d'une spiritualité non religieuse.

² Ces formes d'intelligence représentent la conscience d'être au monde, de ressentir et de penser mais aussi de percevoir le point de vue des autres ou d'un groupe, afin d'en tirer des ressources et ajuster ses manières d'être et de faire.

³ L'esprit de l'athéisme, Albin Michel, 2006

Il est aussi nécessaire, dans le cadre de la société civile, que nous dédramatisions ce concept qui fait peur à certaines personnes tant il est attaché et entaché de religiosité. Et c'est dans le cadre de rencontres – débats informelles ou organisées que nous pourrions ensemble interroger ce qui nous fonde, chercher des réponses aux questions personnelles et sociales que chacun se pose, redonner une place et de la valeur à l'être humain, etc... Ce qui est en jeu ici c'est la vulnérabilité des personnes qui se sentent profondément démunies et sans voix face aux événements qu'elles rencontrent les exposant à devenir la proie de groupes sectaires qui leur proposent des réponses prêtes à l'emploi.

3 : Comment certains d'entre nous comprennent-ils le concept de laïcité ?

Depuis la loi de 1905, la laïcité désigne la séparation entre la religion et l'Etat et signifie que l'une n'exerce pas d'influence sur l'autre et réciproquement. Le principe de laïcité s'incarne à travers une attitude de neutralité des services publics et des professionnels exerçant dans ces structures à l'égard des signes du religieux ; ces personnes n'ayant pas le droit de manifester, dans le cadre du service public, leurs croyances religieuses⁴.

Le principe de neutralité encore mal compris par bon nombre de citoyens nuit à l'apaisement des relations entre le religieux et le sociétal. Car il est souvent en France interprété de manière stéréotypée et excessive. Pour les partisans d'une laïcité de combat ce principe mal compris est synonyme d'exclusion totale des religions de la sphère publique : celles-ci n'y ont pas de place et leur existence est niée ou déniée. Toujours mal compris, ce principe est aussi synonyme de discriminations : les religions et les personnes qui les pratiquent sont alors ridiculisées, méprisées, stigmatisées.

La perception horrifiée voire dramatisée du religieux dans l'espace public provient souvent d'un athéisme farouche ou d'une représentation rigidifiée de la laïcité ou d'émotions de peur à l'égard du religieux : peur de l'emprise des religions sur les esprits et peur de leur pouvoir sur les individus et les sociétés.

Mais ce n'est pas en excluant le religieux, en le déclarant indésirable ou tabou que nous pourrions le faire taire. Bien au contraire, il risque de resurgir ailleurs, autrement et de manière inattendue. Il risque aussi de produire des effets de miroirs et des effets boumerangs. Ainsi les personnes qui expriment publiquement et sans contrôle leur hostilité ou leur mépris à l'égard du religieux, courent le risque de recevoir en retour des attitudes similaires s'exprimant à travers des émotions de haine ou de fureur et dans des paroles injurieuses ou des gestes violents de la part des personnes qui ont sacralisé leur religion.

Les attitudes de refus du religieux ont souvent pour conséquence une **totale méconnaissance des religions et la prolifération de nombreux stéréotypes**. Elles alimentent ou entretiennent les réactions de rejet envers les personnes ayant des convictions et des pratiques religieuses.

Par exemple, il n'est pas rare que les personnes hostiles à l'égard du religieux **confondent avec assurance « la pratique religieuse » qui exprime la foi d'un croyant et « le fait religieux »** qui relève d'un savoir sur les religions. Des programmes de transmission du fait religieux existent car ces savoirs doivent être transmis de manière rationnelle et pédagogique au même titre que les connaissances littéraires ou historiques. Mais les enseignants ne sont pas ou peu formés pour transmettre ces connaissances et certains d'entre eux ne sont pas volontaires pour assurer cette transmission par crainte des effets collatéraux que cet exercice pourrait produire, en classe notamment.

Il n'est pas rare non plus que des personnes **confondent identité sociale ethnique et identité religieuse** ; ces confusions étant exprimées non seulement par des citoyens ordinaires mais aussi par des personnes publiques comme des journalistes ou des enseignants. N'entend-on pas identifier un individu arabe (ou d'origine arabe) à un musulman ou à un islamiste et mieux encore confondre paroles prononcées en arabe avec

⁴ La Laïcité à l'épreuve de la diversité, Non Violence Actualité, n° 317, juillet 2011

pratique de l'islam⁵ ? N'entend-on utiliser le mot juif dans le sens social et religieux alors que l'individu juif qui pratique sa religion est un israélite ?

Il est assez étrange que ceux et celles qui pratiquent ces confusions soient le plus souvent des partisans inconditionnels de la séparation de l'église et de l'Etat et de la séparation sphère privée / sphère publique mais n'aient aucune gêne à affirmer qu'une personne issue du monde arabe est obligatoirement musulmane et qu'une personne juive est obligatoirement israélite et pratiquante.

Il y a urgence à mieux se connaître, à se parler pour dédramatiser et éclairer les esprits.

Il y a urgence à prendre conscience de ses peurs « viscérales » et collectives à l'égard du religieux.

Il y a urgence à apaiser en faisant appel à la raison et à la réflexion.

Il y a urgence à redonner de la valeur à l'être humain, à la vie de l'esprit, à la parole et au dialogue pour que naisse le respect inconditionnel de la personne humaine afin que nul ne la tue par haine ou au nom d'un Autre.

Réactions courriels de lecteurs après la publication dans Réforme :

Merci Edith pour ces réflexions qui me touchent particulièrement alors que nous essayons de tendre la main aux communautés différentes de Montélimar ainsi qu'à des athées. Pari un peu fou, mais je viens te demander l'autorisation de transmettre tes réflexions à ceux qui préparent avec nous un petit déjeuner citoyen fin février. Cela correspond bien à nos besoins pour poser des jalons... (deux communautés musulmanes différentes, deux élus dont un athée et un catholique et nos deux pommes protestantes (Antoine et moi). Dis-moi si tu veux que j'enlève quelque chose, que je rajoute ta signature, tes fonctions etc... Bravo pour ces réflexions (je me retrouve bien dans les autres intelligences qui ne sont pas logico-mathématiques...)

Florence

Chère Edith.

Je suis désolé que nous n'ayons pas pu nous voir autrement qu'en nous apercevant, hier soir ! C'est souvent le lot de ce genre de réunion. Je t'aurais dit de vive voix combien je partage de points de ce que tu écris.

J'ajoute, en écho avec ce que tu dis de la non-coïncidence entre spiritualité et religions, que je répète autant que je le peux, quand j'en ai l'occasion, que toute société et notamment notre République a besoin d'une « conversation des transcendances » - même s'il lui arrive de penser l'inverse. Il y a des transcendances religieuses bien sûr, mais aussi athées (le progrès, l'histoire...) et agnostiques (liberté égalité fraternité...). Mais il n'y a pas de société humaine sans transcendance. L'important, c'est de le savoir d'abord, de le cultiver ensuite (il y a des lieux officiels qui existent pour cela, par exemple le CCNE, mais ils sont trop rares), et de veiller enfin à ce qu'aucune transcendance n'occupe de « lieu » de débat de manière prépondérante.

Laurent SCHLUMBERGER

⁵ Une enseignante d'un lycée surgit dans le bureau du proviseur, très en colère, car elle a surpris en classe deux élèves en train de parler de religion. A la question du proviseur qui lui demande de préciser, elle répond « elles ont parlé en arabe ».